

Le support graphique : choix technique ou idéologique

Par Mouloud LOUNAOUCI
Universitaire
Lounaouci_mouloud1@yahoo.fr

Résumé :

Après plus d'une décennie d'enseignement du tamazight, désormais langue nationale, nous en sommes encore à discuter de la graphie. Les discussions ont été nombreuses et les écrits foisonnent. La « société civile » s'est largement exprimée par le biais du dense réseau associatif et les spécialistes de la langue ont globalement donné leur avis. Le temps écoulé, l'énergie dépensée ne semble, pourtant, pas avoir mis fin au débat. Forcément, le choix d'une graphie n'est pas aussi technique qu'on le pense, sans quoi un bon argumentaire aurait suffi à y mettre un terme. L'idéologie est, en effet, prégnante et de nombreux exemples l'atteste.

C'est ainsi qu'on a vu le turc changer de graphie pour des raisons strictement politique. Alphabet arabe avant 1928, latin avec l'avènement de Mustafa kemal Atatürk et cyrillique dans le Turkménistan parce que sous domination soviétique.

C'est également le cas des tatars qui, depuis 2001 se sont remis au latin après près de sept décennies d'utilisation du cyrillique.

Dans tous ces cas le choix du latin n'est pas neutre. Il participe de la volonté politique de se rattacher à l'occident.

Le monde arabe n'a pas échappé au débat. Deux citations illustrent largement une volonté de réformer l'écriture arabe : Une première de Qasim Amin « l'Européen lit pour comprendre quant à nous, nous devons comprendre pour lire », une deuxième de Taha Hussein « comment demandez-vous à cette multitude de petits enfants de comprendre les livres qui leur sont donnés dans les écoles pour qu'ils les lisent comme ils doivent être lus, alors qu'ils doivent les comprendre avant de les lire ». La violence des réactions qu'ils ont déclenchées révèle bien qu'il y a autour de « simples lettres » une âpre lutte idéologique.

Bien entendu, des arguments pseudo scientifiques sont avancés pour justifier tel ou tel choix. C'est ainsi que nous pouvons citer pêle-mêle : support identitaire, caractères du coran, homogénéisation du système de transcription national, fond documentaire universel, esthétique...

Cet argumentaire nous est également servi en Algérie où chaque camp défend une « citadelle assiégée ». La logique voudrait, pourtant, que l'alphabet soit fonctionnel et admis par la communauté des locuteurs. Il nous suffit, pour mettre fin à ce qui est devenue une véritable polémique de choisir la graphie la mieux implantée. Rien ne contredit donc, que les caractères diffèrent d'une région à une autre (en fonction de la demande sociale). Le temps fera son œuvre et l'une d'elle deviendra naturellement hégémonique.

Introduction

C'est la deuxième fois que j'interviens sur ce thème dans la semaine, pour dire combien est important le choix du caractère graphique aux yeux des locuteurs.

Code de communication au second degré par rapport au langage, la transcription graphique est une manière de perpétuer la parole. De la figer en quelque sorte. Tout symbole scriptural peut donc le faire dès lors qu'il est partagé par les utilisateurs. Tifinagh, arabe et latin peuvent autant que le cyrillique ou les idéogrammes chinois servir de support graphique au tamazight (Mohand Amokrane Khelifati, un des fondateurs de la première association amazighe à Paris en 1954 avait mis au point un alphabet propre à lui et parfaitement fonctionnel). Alors pourquoi relancer un débat sur le choix graphique que je croyais

personnellement clos ? La réponse est à chercher, forcément, au niveau de l'idéologie. Le graphème n'est, en effet, pas neutre. Il est chargé d'un contenu émotionnel et il est porteur d'un choix de société. Le parcours individuel de chaque locuteur est certainement déterminant. Le plus souvent, les arguments « techniques » invoqués par les uns et les autres sont en réalité secondaires par rapport à l'idéologie qui est, selon nous, le facteur essentiel.

Les différents courants

Les partisans du tfinagh argueront que nous nous devons d'utiliser l'écriture de nos aïeux. D'abord pour apporter la preuve de leur degré de civilisation, mais aussi pour faire preuve d'authenticité. En somme, faire preuve de fidélité, sauvegarder un patrimoine et surtout se poser en gardiens du temple. A leurs yeux, tous ceux qui ne font pas ce choix sont des aliénés identitaires. Ces défenseurs de l'alphabet tfinagh se recrutent essentiellement dans les milieux militants. Un amazigh du Maroc disait, justement :

« Finalement on retient le tfinagh, plus par réflexe communautaire que pour des raisons objectives.

Je pensais à tout cela en observant sur les étalages du stand les brochures et les livres écrits en tfinagh, des caractères impénétrables pour moi, comme pour presque tous les Marocains »

D'autres souhaiteraient utiliser la transcription arabe. On homogénéiserait ainsi le système de transcription national avec, en prime, l'utilisation d'un caractère sacré. Comment refuser un tel choix sans blasphémer et sans être anti-national ? Ce choix est le fait d'amazighones fortement islamisés et arabisés mais aussi des milieux proches des sphères étatiques.

Enfin, ceux qui ont opté pour le latin sont plutôt lettrés en langue française ou issus de régions à forte émigration vers l'Europe (pratiquement La Kabylie). Leur choix est motivé par des raisons liées à la modernité assimilée à l'occidentalité, un non dit.

Quelques exemples de choix de caractères

Dans les trois cas, nous avons à faire à des choix idéologiques et cela existe depuis la nuit des temps. Rappelons nous qu'au tout début de l'invention de l'écriture, cette dernière était considérée comme un don de Dieu et que seuls quelques initiés avaient le droit de la manipuler. C'était, déjà, un instrument de perpétuation du pouvoir.

Ainsi l'Afrique a donné naissance aux plus vieux systèmes graphiques (hiéroglyphes égyptiens ou l'écriture éthiopienne) et a continué d'en inventer. Au moment où s'implantaient les alphabets arabes et latins (10^e siècle pour le premier et colonisation pour le second) se développèrent parallèlement des écritures spécifiques. C'est ainsi que l'on mit au point au 19^e siècle, les écritures vai au Liberia, nsibidi au Nigeria, masaba au Mali et nko en Guinée. Au début du 20^e siècle, le roi Njoya inventa une écriture nord-ouest du Cameroun. Le plus souvent ces graphies avaient la même durée de vie que le roi inventeur.

En Espagne du XII^{ème} siècle, l'écriture wisigothique a été abandonnée au profit de la caroline parce que la liturgie romaine s'est substituée à la liturgie mozarabique.

Il arrive donc, que des langues modifient leur graphie en fonction de conjonctures religieuses ou politiques. C'est le cas du turc, qui utilisa trois alphabets différents. L'alphabet arabe (jusqu'à ce qu'Atatürk, fondateur de la République turque le supprime), l'alphabet latin (imposé par le même Atatürk) et l'alphabet cyrillique (russe) utilisé dans les républiques turcophones de l'ancienne union soviétique, telle que le Turkménistan.

Le vietnamien, s'était écrit pendant des siècles en idéogrammes chinois lorsque la colonisation française au 19^{ème} siècle fit adopter l'alphabet latin.

Le serbo-croate, se sert de deux alphabets différents: le cyrillique en Serbie et le latin en Croatie, ce qui n'empêche aucunement la communication orale entre Serbes et Croates.

Le croate a aussi été écrit dans une écriture particulière, le *glagolitique*, utilisée jusqu'au XIX^e siècle dans des ouvrages liturgiques.

Le caractère arabe (en sa qualité de graphie du coran) a servi à transcrire des langues qui n'ont aucune parenté avec le sémitique, c'est le cas du persan, du kurde et du turc avant 1928. Le haoussa, (langue africaine) l'a, aussi, utilisé avant de passer à une transcription latine.

Pour se rapprocher des pays turcophones (Asie centrale, Azerbaïdjan...) les Tatars ont abandonné l'alphabet cyrillique utilisé depuis 1939 (imposé par les soviets en remplacement du latin, lui-même ayant remplacé l'arabe), au profit de la transcription latine. Ils marquaient, ainsi, leur différence avec les Russes.

En 1997, le deuxième Congrès mondial des Tatars a adopté une résolution sur 'le rétablissement de l'alphabet latin dans la langue nationale tatare"', rappelle le journal russe. Deux ans après, le Conseil d'Etat de la République avait voté une loi visant à passer à la graphie latine par étapes. Mais la Douma, la chambre basse du Parlement russe, avait contrecarré ce projet.

L'Azeri s'est écrit consécutivement en arabe, en latin, en cyrillique et de nouveau en latin.

Ces quelques exemples, et on pourrait en citer beaucoup, montrent combien le débat sur le caractère graphique n'est pratiquement lié qu'à des questions identitaires, culturelles ou politiques. Le passage d'une transcription à une autre se fait, souvent, sans heurt. C'est le cas des exemples cités ou de La Malaisie où l'on est passé de l'écriture *jawi* d'origine arabe à l'écriture latine. Parfois le changement est conflictuel comme en Somalie où il a fallu l'imposer après des décennies de résistance.

Après ce détours, pour expliquer que nous n'avons pas le monopole du débat sur la graphie, je reviens à ce qui nous préoccupe, ce jour. Quelle graphie pour tamazight ?

La polémique autour du support graphique

L'écriture a toujours été sentie comme un manque et sa quête a commencé très tôt. Dès le début du siècle, s'est concrétisée cette volonté de fixer l'oral. On montrait ainsi que le berbère pouvait rivaliser avec les langues française et arabe. Si l'on doit les premiers textes aux militaires français, c'est Boulifa qui sera l'initiateur d'une longue chaîne d'écrivains autochtones. Dès le départ, le choix de la graphie s'est porté sur le caractère latin marquant ainsi ce qui devait devenir une tradition au moins pour la Kabylie. L'écrit va rapidement s'implanter au sein des populations kabyles et servira, désormais, de support à la propagande nationaliste (chants révolutionnaires). Le passage à l'écrit s'est également fait au Maroc (depuis le XII^e s.) et au Mzab dans le caractère arabe. Cette fixation de l'oral va être à l'origine d'une fierté linguistique longtemps étouffée. Dans un souci de valorisation, un vaste mouvement associatif va, dans des conditions difficiles répandre cet écrit et montrer ainsi que la culture berbère renferme des richesses, jusque là, insoupçonnées. Mais le choix de la graphie n'est jamais innocent, il répond à l'idéologie. L'utilisation du latin correspond le plus souvent à une vision occidentaliste de la société, celui de l'arabe rattache au monde arabo-islamique et le tfinagh symbolise l'authenticité. On comprend que le débat autour de ces questions suscite des passions et donne lieu à des positions souvent inconciliables. De tous temps, l'écriture a été mythifiée et sacralisée. Elle a toujours été la propriété des décideurs qui en font un instrument efficace de pouvoir. Le choix du

caractère arabe, de surcroît graphie du Coran, ne peut qu'être défendu par les Etats Nord-africains contraints de céder sur un minimum (enseignement facultatif du berbère). A l'inverse, le courant radical des «berbéristes» considère que choisir un caractère autre que le tfinagh, c'est trahir l'histoire. Une histoire dont il faut s'enorgueillir : l'alphabet berbère n'a-t-il pas 2.500 ans d'âge ! autrement dit plus ancien que le latin et l'arabe. L'écriture n'est-elle pas le signe d'une société évoluée ! Choisir cette graphie est donc une manière de rendre hommage aux ancêtres, de rejeter une histoire officielle qui n'a que treize siècles et par là même toute référence arabo-islamique. C'est ce qui explique que le tfinagh se soit si bien socialisé au Maroc et en Algérie, grâce au travail soutenu de l'«Académie berbère» (déjà citée). A côté de ces deux courants mus essentiellement par l'idéologie, il y a le courant «latiniste» beaucoup mieux implanté en Kabylie mais qui a tendance à récupérer des espaces dans d'autres régions d'Algérie et du Maroc. Ce courant plus universaliste revendique la modernité. Il a la prétention de participer et contribuer à l'enrichissement de la culture universelle. Les travaux de modernisation du lexique avec des néologismes scientifiques sont à ce titre explicites. Cette volonté d'entrer de plain pied dans cette universalité (souvent assimilée à l'occidentalité), s'exprime de différentes manières, notamment la traduction d'œuvres étrangères.

Le tfinagh a, effectivement, été utilisé dans l'antiquité à peu près dans tout l'espace amazighophone. Il a continué d'être utilisé par les Touaregs, jusqu'à nos jours. Mais il faut avoir l'honnêteté de dire qu'il n'y a pas une seule période historique connue où ce caractère a réellement servi pour porter une quelconque littérature amazighe. Des écrivains musulmans se sont servis du caractère arabe pour écrire tamazight mais ils n'ont pas fait des émules. Force est de constater que durant ce dernier siècle, les écrits amazighs se sont fait dans l'écriture latine. Est-ce un mal ? Je ne le crois, personnellement, pas. Je pense même que nous devons la préserver puisqu'elle semble avoir conquis la majorité des usagers (au moins en Kabylie).

Cette question s'est posée dans les mêmes termes au Maroc. La déclaration de Meknès, signée par 70 associations, qui s'est prononcée clairement pour l'utilisation du latin a entraîné de vives réactions de part des islamistes. Ahmed Raissouni, président de l'association *Attawhid Wal Islam* a fait une correspondance à Mohamed Chafik, recteur de l'IRCAM, pour dénoncer le fait que "l'adoption de la graphie latine est un choix colonialiste qui vise à éloigner les Amazighes de l'Islam et à semer la division entre eux et les Arabes...". Les partisans du tfinagh se sont alors posés en alternative, une solution, de fait, attendue par le Makhzen.

Une solution qui, à mon avis, ne gênera pas le pouvoir algérien. Il faut s'attendre à de multiples pressions pour ramener « les brebis égarées » dans la voie de la nation arabe ou tout au moins à les « désoccidentaliser » en leur faisant écrire tamazight par tfinagh.

Les fonctions de l'écriture

L'écriture, témoin de l'état de la langue à un moment donné de l'écriture

Laisser trace de sa langue et de sa culture a toujours été l'un des soucis de l'Homme. Déjà en 50.000 av. J.C. existait des incisions sur de la pierre et de l'os qu'André LEROI-GORHAN (Reprise de FEVRIER, *Histoire de l'écriture*) considère comme le début de l'écriture.

L'écriture, un outil de pouvoir, mais aussi un support identitaire

Il me semble important de faire un bref retour sur l'histoire de l'écriture, pour montrer combien la maîtrise de cet outil est liée à la prise de pouvoir. Dès son origine, au – IV^e /-III^e millénaire, l'écriture a été considérée comme un don des Dieux.

1/ Ecriture Maya : instaurée par Itzamna, identifiée comme un Dieu.

2/ Ecriture Egyptienne : inventée par le Dieu : Thot, l'Ibis

3/ Ecriture Akkadienne : attribuée à Oannes, l'homme-poisson venu sur Terre pour instruire les hommes.

4/ Ecriture Chinoise : attribuée à Dieu - empereur, Fou-Hi.

L'écriture a donc été, dès son apparition, un instrument efficace de décision détenu par le pouvoir religieux et politique. Dans l'ex-URSS, l'écriture cyrillique a été utilisée comme instrument de propagande de l'orthodoxie et comme facteur de russification pour uniformiser l'empire des Romanov. L'écriture est aussi un outil de pouvoir d'une caste de privilégiés (détenteurs du pouvoir politique, économique ou tout simplement symbolique) .

Aujourd'hui, les choses n'ont pas véritablement évolué en Afrique du Nord où les centres de décisions politiques sont le domaine exclusif de ceux qui maîtrisent la langue arabe littéraire.

Par sa fonction de formalisation et de structuration de la pensée, l'écriture est le support, le vecteur d'idéologie quand elle n'en est pas elle même la génératrice (l'écriture offre, en effet, la possibilité d'intervenir a posteriori sur le discours).

Par son pouvoir de matérialiser la parole, l'écriture offre la possibilité d'assurer une continuité créative et dans ce sens, elle agit comme catalyseur de l'activité intellectuelle. Ainsi, en passant à l'écrit, le discours change de nature et en est, de plus, valorisé.

L'histoire de l'écriture montre l'influence qu'exercent le religieux et le politique sur sa naissance ou sa disparition. C'est ainsi que s'est éteint le néo-punique dès le premier siècle de notre ère, le monde gréco-romain ayant dominé le monde sémitique. C'est pour ces mêmes raisons que les berbères ont toujours doublé, voire substitué, leur propre écriture par celle de l'occupant du moment. La disparition du pouvoir central entraîne, d'une part, une prolifération de graphies comme si à travers l'écriture chaque région voulait sauvegarder et montrer sa spécificité. Avec les Carolingiens, par exemple, le simple souvenir d'un grand empire suffit à vouloir se réapproprier son écriture. L'exemple de l'écriture arabe nous montre comment une écriture qui a précédé une religion a pu être sacralisée secondairement au point qu'il est presque devenu blasphématoire d'y apporter des aménagements et comment cette écriture, pour des raisons religieuses, servira à transcrire des langues non sémitiques qui s'accommodent mal de cet alphabet.

Les pouvoirs politique et religieux ont, donc, pris conscience de l'importance de l'écriture au point d'en faire un outil de perpétuation de leur autorité. A l'inverse, son appropriation peut libérer ceux qui en sont privé.

L'écriture, contenant et contenu

L'écriture en tant que produit culturel mais aussi support du savoir va systématiser la pensée et agir, ainsi, sur elle. Elle « cesse d'être la servante de la parole » (V. G. Derrida, 1967). L'écriture a sa propre dynamique et fonctionne selon une logique interne autonome par rapport à l'oral. C'est par elle que se transmet la connaissance qui devient sujette au jugement. Elle permet la « remise en cause » d'une vérité toujours à trouver. L'écriture est une structure structurante, en ce sens, que c'est un système qui met de l'ordre dans la pensée mais aussi dans la syntaxe. Née de la parole, l'écriture (phénomène second) va devenir son tuteur et nous rejoignons en cela R. Pividal (1976) qui dit que « la parole d'un peuple d'écriture n'est plus la même, c'est un langage annexe subordonné à l'écrit ». Le graphisme a

pris un tel poids que seul un idiome écrit porte la noblesse de la langue qui dispense, ainsi, le savoir. Les autres sont rejetés au rang de dialectes, simple outil de communication mais incapables de générer la pensée logique. Ceci est en partie vrai, dans la mesure où l'écriture n'est pas seulement une forme de présentation du savoir, elle en détermine aussi le contenu. C'est aussi par elle que se fait au mieux la rationalisation du discours.

Les caractères utilisés en langue berbère

A/ Le tifinagh : il s'agit de la forme évoluée de l'écriture libyque qui persiste encore chez les touaregs. L'étymologie (peut-être) du mot tifinagh émise par Hannoteau est tafnaght « la phénicienne ». Cet alphabet moderne composé de lettres est formé de caractères géométriques (lignes droites, courbes et brisées ; points) utilise fréquemment les ligatures pour des raisons d'économie de temps. Afin de le rendre plus maniable cet alphabet a été aménagé et des signes représentant des voyelles ont été surajoutés dans les années 60 par l'«Académie berbère». Cet alphabet, repris par toutes les associations (algériennes et marocaines) a joué un rôle idéologique non négligeable. Son ancienneté (2500 av. JC) par rapport au latin et à l'arabe et son caractère de patrimoine propre, ressort inévitablement dans les discours militants. Aujourd'hui, sa présence dans l'environnement (de nombreuses revues sont éditées, en totalité ou en partie, dans ce caractère, les plaques indicatrices en Kabylie portent les trois transcriptions, les enseignes commerciales, dans les villages, sont souvent rédigées dans ce caractère), participe largement à accroître la conscience identitaire.

B/ l'arabe : dès le III^e ou IV^e s., apparaît l'écriture arabe (graffiti du temple de Ramon). Mais ce n'est qu'au IV^e s. que la plupart des lettres ont le tracé de l'écriture contemporaine. Avec l'avènement de l'Islam (622 ap. JC) les documents en caractère arabe deviennent plus nombreux plus variés et leur emploi plus régulier.

L'alphabet arabe présente (au même titre que le tifinagh) l'inconvénient d'être consonantique, posant de gros problèmes de lecture pour celui qui ne maîtrise pas la langue. L'absence de voyelles gêne les locuteurs et occasionnent des erreurs et des difficultés à la lecture voire des quiproquos dans la communication. Même lorsque celles-ci sont portées sous forme de signes diacritiques (ce qui se fait rarement) cette écriture est peu efficace dans la mesure où il faut concentrer le regard, en permanence, sur trois lignes en même temps.

Pour A. Dameerrseman « l'enfant se trouve dans la situation d'un élève qui s'initie à la musique, qui doit lire 3 notes à la fois, au milieu, au dessus et au dessous de la ligne ».

Maurice Riquet, ajoute comme facteur négatif la multiplicité de la forme des lettres : début, milieu, fin ; tracé des lettres différents d'un pays à un autre ; liaison capricieuse des lettres.

Les signes diacritiques ralentissent, de surcroît, l'écriture et le lecteur est contraint de deviner les voyelles en fonction du contexte avec pour conséquence des difficultés de compréhension devant une langue qui « n'aime pas tout expliquer et laisse au lecteur la liberté d'appréciation ».

Cet alphabet garde pourtant de nombreux adeptes en tant que support graphique de la langue du Coran. Sacralisée, les pays musulmans n'arrivent pas à s'en détacher. La graphie arabe s'est fétichisée pour reprendre Abdallah Laroui.

Les Arabes, eux-mêmes ont pris conscience de ces difficultés. Déjà en 1919 la première académie arabe de Damas proposait la réforme. En 1960, la nouvelle académie du Caire essaie de définir les buts recherchés par la réforme..... Mais les 80 membres vont s'opposer entre autres (conservateurs et modernistes) sur la réforme de l'écriture (latinisation du support graphique). Les conservateurs ont considéré qu'une modification des caractères aboutirait à abâtardir la langue.

C/ le latin : l'inscription latine la plus ancienne date de la fin du – VII^e, début du – VI^es., mais c'est entre le II^e et I^{er} s. av. J.C qu'elle se constitue définitivement avec 23 lettres (les autres lettres y seront ajoutées au Moyen-Âge). Utilisée par le monde occidental, elle deviendra support graphique universel et subira de nombreuses réformes pour transcrire les langues dans le monde.

Conclusion

Après plus d'une décennie d'enseignement du tamazight, désormais langue nationale, nous en sommes encore à discuter de la graphie. Les discussions ont été nombreuses et les écrits foisonnent. La « société civile » s'est largement exprimée par le biais du dense réseau associatif et les spécialistes de la langue ont globalement donné leur avis. Le temps écoulé, l'énergie dépensée ne semble, pourtant, pas avoir mis fin au débat. Forcément, le choix d'une graphie n'est pas aussi technique qu'on le pense, sans quoi un bon argumentaire aurait suffi à y mettre un terme. L'idéologie est, en effet, prégnante et de nombreux exemples l'attestent (...)

Le monde arabe n'a pas échappé au débat. Deux citations illustrent largement une volonté de réformer l'écriture arabe : Une première de **Qasim Amin** « l'Européen lit pour comprendre quant à nous, nous devons comprendre pour lire », une deuxième de **Taha Hussein** « comment demandez-vous à cette multitude de petits enfants de comprendre les livres qui leur sont donnés dans les écoles pour qu'ils les lisent comme ils doivent être lus, alors qu'ils doivent les comprendre avant de les lire ». La violence des réactions qu'ils ont déclenchées révèle bien qu'il y a autour de « simples lettres » une âpre lutte idéologique.

Bien entendu, des arguments pseudo scientifiques sont avancés pour justifier tel ou tel choix. C'est ainsi que nous pouvons citer pêle-mêle : support identitaire, caractères du coran, homogénéisation du système de transcription national, fond documentaire universel, esthétique...

Cet argumentaire nous est également servi en Algérie où chaque camp défend une « citadelle assiégée ». La logique voudrait, pourtant, que l'alphabet soit fonctionnel et admis par la communauté des locuteurs. Il nous suffit, pour mettre fin à ce qui est devenue une véritable polémique de choisir la graphie la mieux implantée. Rien ne contredit donc, que les caractères diffèrent d'une région à une autre (en fonction de la demande sociale). Le temps fera son œuvre et l'une d'elle deviendra naturellement hégémonique. Pour l'heure, la Kabylie a opté pour le caractère latin et aucune raison ne doit l'amener à changer une pratique déjà bien implantée.

Mouloud LOUNAOUCI
Universitaire

Références bibliographiques :

- 1) ARACIL Luis V., 1986 : *Conflits linguistiques et normalisation linguistique dans l'Europe nouvelle*, Perpignan, IRSCE, centre universitaire de Perpignan.
- 2) BELKACEM M., 1984: « La question berbère : Revendication ou manipulation ? », in *La Cause*, volume 1, n° 8 du 28 octobre.
- 3) BENRABAH M., 1993 : « haine de soi », in *Ruptures* n°18 du 11 au 17 mai.
- 4) BOURDIEU P., BOLTANSKI L., 1975 : « le fétichisme de la langue » in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°4.
- 5) CALVET L-J., 1974 : *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot.

- 6) CALVET L-J.,1987 :*La guerre des langues et la politiques linguistiques*, Paris, Payot.
- 7) CHAKER S.,1980 : « Le problème berbère et l'arabisation » in *Bulletin de l'Industrie pétrolière*, n°4078.
- 8)CHAKER S.,1982 :« Le Berbère au Maghreb:une marginalisation deux fois millénaire » in *sociolinguistique aux Maghreb*, Colloque Paris, Avril.
- 9) CHAKER S.,1989 :*Berbères aujourd'hui*, L'Harmattan, Paris.
- 10) CHERRAD BENCHEFRA Y.,1987 :« Les Algériens et leurs rapports avec les langues » in *Colloque de Nice, septembre 1987, contacts de langues:quels modèles?*, repris dans *Lengas* n°26, 1989.
- 11) COMITI J-M., 1992 : *Les corses face à leur langue*, Ajacciu, Edizione di u Finusellu, 264p. Bibliothèque D.L.C.A. -Université T.O cité FL 228.
- 12) GALAND L., 1989 :« Les langues berbères et le choix d'une écriture »; Phoinika grammatica. 9. *Colloque. Supplément document de travail.* Liège. 17 novembre, pp 1-12.
- 13) GRANGUILLAUME G. 1985 :« Langue nationale et langue maternelle au Maghreb. in *Thomas MC. (éditeur). Linguistique, ethnologie, ethnolinguistique.* n°17. Paris SELAF pp 127-196.
- 14) GOODY J.,1986: *La raison graphique, La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les éditions de minuit, 274p.
- 15) GRAND GUILLAUME G.,1983 :*Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Maisonneuve et Larousse, Paris.
- 16) LAMARCHE L.,1979 :« Les attitudes et le changements des attitudes » in *La psychologie sociale.* Textes recueillis et présentés par Begin G. et Joshi P. éd La presse de l'université Laval. Québec, pp 105-136.
- 17) MEYNET R. 1971 : *L'écriture arabe en question, les projets de l'académis de langue arabe du Caire de 1938 à 1968?* Dar El Machreq, Beyrouth.
- 18) LAROUÏ A.,1974 :*La crise des intellectuels arabes*, Maspéro, Paris.
- 19) LAROUÏ A.,1982 :*L'idéologie arabe contemporaine*, Maspéro, Paris.
- 20) MARCAIS W.,1938 :« Comment l'Afrique du Nord a été arabisée », in *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales*, Faculté des lettres de l'Université d'Alger, Tome 4.
- 21) MASSON M., 1987 :*Langue et idéologie : Les mots étrangers en hébreu moderne*, CNRS, Paris.
- 22) MAURAS J. 1987 :(ouvrage collectif sous la direction de) : *Politique et aménagement linguistique, collection L'ordre des mots*, Le Robert, Paris.
- 23) MORSLY D.,1981 :« Langue nationale et langue populaire en Algérie » communication présentée au *colloque international de Montpellier, situation de diglossie.*

24) MORSLY D., 1982 : « sociolinguistique de l'Algérie: du discours institutionnel à la réalité des pratiques linguistiques » in CALVET L.J. (1983), *Sociolinguistique au Maghreb*, UER de linguistique, Université René Descartes, Paris

25) ROBILLARD D., 1988-89 : *L'aménagement linguistique: problématique et perspectives*. 2 tomes. Thèse (N.R.) Aix en Provence. Institut de linguistique générale et d'études orientales et slaves

26) STOETZ EL J. *Théorie des opinions*. éd Puf